

Séance publique du 5 juin 2023

## À la recherche du temps perdu ; un roman de malade

Étienne CUÉNANT

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

---

### MOTS CLEFS

À la recherche du temps perdu, écriture, maladie, médecins, métaphores médicales, construction du roman.

### RÉSUMÉ

Par son univers familial, les nombreux médecins consultés, Marcel Proust a acquis une solide expérience médicale. C'est le roman d'un homme malade écrit au lit, occupé en permanence par ses troubles respiratoires qu'il automédique sans succès. Proust s'est forgé dans cet univers une personnalité singulière. Entre un narrateur souffreteux, sa grand-mère et sa tante malades, les médecins qui les soignent, l'inversion alors considérée comme une pathologie, la maladie est sans cesse présente dans *À la recherche du temps perdu*. Les allusions à la médecine sont largement utilisées tout au long du roman par le narrateur. Si le récit n'a rien d'autobiographique et si la puissance romanesque ne vient pas de la médecine, la construction du roman par un auteur aux prises avec sa maladie qui tient l'horloge ne peut être ignorée. Maladie et création littéraire sont tramées. À la fin du roman le narrateur comme l'auteur sont pressés par ce *Temps retrouvé* à l'écriture qui les unit.

---

Pour donner le cadre, de cette conférence, je commence en disant que la maladie est à Marcel Proust ce que la mer est à Joseph Conrad. C'est-à-dire une part d'eux-mêmes, indissociable de l'œuvre littéraire

### Marcel Proust malade

Le Marcel Proust dont je vais vous parler c'est celui qui se met à l'écriture de *À la Recherche du temps perdu*, de fin 1909, à la veille de sa mort en 1922. Pensée depuis déjà longtemps, c'est certainement la mort de sa mère, en 1905, qui en a libéré l'écriture.

On est bien loin ici du portrait de Proust par J.E. Blanche, où il apparaît fringant quoiqu'un peu mélancolique.

En effet, il faut imaginer maintenant un homme malade, couché, dans son lit, un bonnet sur la tête, un cahier adossé à ses cuisses repliées, une table de nuit couverte de médicaments sur lesquels s'entassent aussi des manuscrits. Cet homme comme il y en a peu, décrit dans cette posture, est Marcel Proust dans sa quotidienneté, sa *vie intérieure*, celle, comme il dit, *qui est la seule pleinement vécue : la littérature*, mais ce qu'il vit au quotidien c'est la maladie. Toute la Recherche est écrite couchée, position de malade.

Pour cerner un peu plus notre malade, principalement asthmatique, il faut savoir qu'il est aussi névrosé, plutôt du type névrose obsessionnelle à visée protectrice contre

tout agent extérieur, air, parfum, fleur etc., hypochondriaque, claustrophile et insomniaque, ce qui est normal pour les asthmatiques qui redoutent la nuit et les crises qu'elle pourvoit. Le legs considérable de sa mère lui permettant la matérialisation de ses caprices, s'ajoute à cela un trait de centralité.

Personne ne contestera l'asthme de Proust, diagnostiqué au sortir de l'enfance qui aurait normalement dû s'effacer, mais qui est resté. En témoigne sa correspondance dont pratiquement toutes les lettres font un compte-rendu doloriste des heures ou des nuits d'insomnies passées à la suffocation. Pour vous donner un exemple sur les quelques 200 lettres de 1905, 75 font état de sa santé désastreuse, ce qui est beaucoup si l'on considère que beaucoup ne sont que de simples billets et pas mal d'autres consacrées à l'intérêt qu'il porte à sa fortune (que lui a laissée sa mère) et les conseils qu'un correspondant fidèle lui donne (Lionel Hauser). Il en est bien conscient comme l'atteste cette lettre à Marie Nordlinger (qui l'a aidé à traduire le critique d'art anglais Ruskin). *Les mots « j'ai été si malade, je suis encore malade » ont été si souvent prononcés par moi ... que j'ai bien peur qu'ils arrivent décolorés et sans force excusatrice et absolvante à vos oreilles.*<sup>1</sup>

Toutefois, s'il n'est pas question de mettre en doute ni le diagnostic, ni la souffrance perpétuelle ressentie, on reste étonné que jamais personne, pas même sa gouvernante de 1914 à la fin de sa vie, Céleste Albaret, n'en ait décrit la teneur car un asthme ça se voit et surtout ça s'entend. D'autre part, Proust, quand il en a envie et décidé sort, il fait venir son coiffeur, puis son chauffeur, et s'en va dans les mondanités les plus courues, les maisons de passe, où il ne doit manquer ni patchouli, ni fleurs, là aussi personne ne l'a jamais vu en crise. Aussi, plus vraisemblablement, souffre-t-il d'une broncho-pneumopathie de type obstructive et asthmatiforme.

## L'univers médical de Marcel Proust

Par sa famille, son père hygiéniste célèbre, son frère chirurgien réputé, tous deux professeurs à la faculté de Médecine de Paris, Proust a largement trempé dans l'univers médical. À un moment, le narrateur dit (sans relation avec la médecine) : *Car l'art est long, la vie brève,*<sup>2</sup> ... la connaissance de ce célèbre aphorisme d'Hippocrate (*l'art est long, la vie brève, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement incertain*) prouve son bain médical. Ça ne s'entend pas ailleurs. Il a eu accès à la bibliothèque médicale familiale où il a lu dans *l'Hygiène des asthmatiques* de Brissaud : *L'asthme (comme l'épilepsie) semble en vérité choisir quelques victimes pour leur faire payer l'invulnérabilité des autres. La névrose cesse d'être protectrice* ... « *Je viens de lire dans Brissaud que chaque crise qu'on se redonne ainsi détraque je ne sais quoi dans l'organisme et hâte le moment final* »<sup>3</sup>. Enfin, il a toujours gardé un accès facile avec tous les grands noms de la médecine de son époque et comme Paris est au tournant du siècle le centre mondial de la médecine, les Brissaud, Vaquez, Charcot, Déjerine, Vaquez, Babinski et autres en sont les sommités<sup>4</sup>. Il connaît si bien ce milieu qu'il dit : *Je vais écrire un livre sur les médecins*<sup>5</sup>.

Au tournant du siècle, l'origine neurasthénique et héréditaire des maladies est à la mode et, envisageant une origine nerveuse à son asthme, Proust accepte, juste après la mort de sa mère en 1905, de rentrer dans la clinique du Dr Sollier à Boulogne pour un

<sup>1</sup> Correspondance Édition Ph Kolb. Lettre 15, à Marie Nordlinger, 1095

<sup>2</sup> Le temps retrouvé. Folio Gallimard Éd Pierre Louis Rey 1990, Page 214

<sup>3</sup> Correspondance Éd Ph Kolb. Lettre 218 à Lucien Daudet 1904

<sup>4</sup> F.B Michel. Le professeur Marcel Proust. Éd Gallimard 2016

<sup>5</sup> Correspondance Éd Ph Kolb. Lettre 161 à Anna de Noailles 1905

séjour d'isolement de trois mois qui lui avait déjà été proposé par le célèbre neurologue, Jules Déjerine. Il ne tient pas quinze jours et en ressort persuadé que toutes les sommités ne feront pas mieux que lui. Aussi Proust va-t-il devenir son propre médecin et parfois celui des autres. *Je suis plus médecin que les médecins.*

Malheureusement, il aurait mieux fait de se croire lui-même quand il dit : « *Car la médecine est un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fautive quelques années plus tard. De sorte que croire en la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités* »<sup>6</sup>. Proust médecin s'automédique et joue avec les molécules comme on ajoute la tare sur une balance. Intoxication et dépendance aux barbituriques qu'il prend pour dormir tandis qu'il vit la nuit ! Veronal, Trional tous y passent. Puis, pour contre carrer leurs effets il se bourre de caféine, quand il n'a pas recours à l'adrénaline sous forme d'épinéphrine, plus particulièrement quand il sort. Et puis, il y a les fameuses fumigations quotidiennes. La poudre Legras qu'il dépose rituellement sur un papier qui brûle pour la faire fumer. C'est aussi un toxique à base de datura et de benjoin atropinique et un peu hypnotique qui entraîne des ophtalmies. (Il veut consulter bien un "occulariste" à la condition qu'il le reçoive à partir de 23h30). Il faut imaginer la chambre enfumée où il faut faire du feu dans la cheminée toute l'année pour chasser la fumée puisqu'il est hors de question d'ouvrir une fenêtre. Dominique Mabin estime sa dépense de pharmacie à 6 000 francs en 1906<sup>7</sup>. À titre de comparaison un domestique gagne environ 1 200 francs par an et un professeur 4 500 à 5 000.

Contrairement aux rumeurs il n'est ni morphinomane, ni cocaïnomanie comme peuvent l'être certaines de ses connaissances littéraires. En 1918, il craint, après quelques troubles phasiques liés à l'abus des barbituriques, une atteinte cérébrale et demande à Babinski qu'on le trépane ! Bien entendu, ce dernier refuse d'accéder à ce caprice.

S'il gère mal sa santé, il ne gère pas mieux ses affaires, n'écouter rien de ce qu'on lui dit. Son ami et cousin Lionel Hauser gère ses affaires et comme Proust s'intéresse à l'argent et boursicote, il y a entre eux une correspondance abondante.

*Tu te laments auprès de ton entourage de ce que tu es ruiné – ce en quoi tu exagères d'ailleurs – et, sans te rendre compte de ce que tu es l'unique auteur de ta ruine, tu attends de lui qu'il te plaigne... »*<sup>8</sup>. Hauser lui dit aussi que : *ton cas au point de vue médico-financier est assez grave*<sup>9</sup>.

On peut trouver tout cela parfaitement réuni dans ce qu'il dit du narrateur à propos de sa tante Léonie : *En somme, ma tante exigeait qu'on approuvât son régime, qu'on la plaignît de ses souffrances, qu'on la rassurât sur son avenir*<sup>10</sup>. Il y a d'ailleurs un fort parallélisme entre la tante Léonie et l'auteur. Ils vivent couché, malgré leur apparence de reclus, ils sont au courant de tout, et ne supportent aucune critique sur le phénotype de leur maladie n'hésitant pas à évincer les commentateurs et conseillers.

Plus les années avancent, plus Proust veut tout publier de son vivant, il s'enferme de plus en plus, ne s'alimente pratiquement plus et, c'est dans un état de cachexie, qu'une pneumonie, elle-même liée à une surinfection secondaire à une grippe que lui aurait transmise Céleste, qu'il s'éteint après avoir refusé toute forme de traitement même de la

<sup>6</sup> Du côté de Guermantes I. Classique Poche. Éd B. Brun 1992. Page 335

<sup>7</sup> Dominique Mabin. Le sommeil de Marcel Proust. Éd PUF 1972

<sup>8</sup> Correspondance Éd Ph Kolb. Lettre 59 à Lionel Hauser 1916

<sup>9</sup> Ibid. Lettre 61 à Lionel Hauser 1916

<sup>10</sup> Du côté de chez Swann. Garnier Flammarion Éd B. Brun 2009. Page 173

part de son frère très estimé. Il n'est pas impossible que cet état délétère soit aussi la conséquence de son intoxication médicamenteuse.

Mais, marquons bien ici l'enchevêtrement entre la littérature, l'écriture et la maladie. La maladie le ronge, le couche, mais le protège. Elle lui permet de gérer son quotidien entièrement tourné vers son travail et de refuser toute contrainte de sortie, fût-ce au dernier moment s'il le décide et d'envoyer un mot que son personnage, le Baron de Charlus, à qui on le prête, résume parfaitement : *Impossible venir, mensonge suit*<sup>11</sup>. On le lui fait sentir, mais il s'en fiche ; ainsi Robert de Montesquiou, modèle du Baron Charlus, qui n'arrive pas à le faire venir à ses soirées lui écrit « *Je sais que vous êtes malade ; mais pourquoi guérissez-vous quand il s'agit de l'orangeade La Rochefoucauld...* »<sup>12</sup>.

L'amitié ne l'intéresse pas, c'est une sorte de perte de temps. « *Je ne suis moi que seul, et je ne profite des autres que dans la mesure où ils me font faire des découvertes en moi-même...* »<sup>13</sup>. Ou encore : *L'amitié dont tout l'effort est de nous faire sacrifier la partie seule réelle incommunicable (autrement que par le moyen de l'art) de nous-même à un moi superficiel*<sup>14</sup>.

On comprend que ce personnage auto centré soit assez capricieux. Il n'a véritablement que deux amis. Reynaldo Hahn et Mme Strauss (veuve Bizet remariée à l'avocat Émile Strauss). On peut rapprocher de cela le fait que les gens normaux, les intelligents, les intellectuels n'intéressent pas Proust.

*Je doutais beaucoup que les gens intelligents eussent besoin d'une autre hygiène que les imbéciles et j'étais tout prêt à me soumettre à celle de ces derniers*<sup>15</sup>.

Les intellectuels ? : *Des causeurs de qui aucun interrupteur ne peut obtenir le silence*<sup>16</sup>.

Les normaux ? *Aussi les natures troubles... m'attachent plus par leur incohérence que les plus beaux discours*<sup>17</sup>. Ce qui veut dire qu'il peut préférer les rencontres au bouge à celles d'un salon.

On voit donc se dessiner un personnage très singulier qui s'est bâti avec sa maladie et la littérature (*la vie pleinement vécue*) une carapace sur mesure.

## Marcel Proust et l'homosexualité

La deuxième maladie dont souffre Proust est l'homosexualité. Je dis cela car, encore dans les années 1950-60, l'inversion est considérée comme une maladie au même titre que le diabète ou les rhumatismes et qu'il faut soigner<sup>18</sup>.

Selon Julien Chevalier, dans son ouvrage *Inversion sexuelle*<sup>19</sup>, celle décrite par Proust dans *À la recherche du temps perdu* correspond à ce qu'il nomme : *des inversions dites congénitales ou natives. Le sujet se rend compte très tôt de la partie féminine qui s'est immiscée en lui et de son attirance par les hommes.*

*C'est une anomalie instinctive qui apparaît en dehors de toute éducation.*

<sup>11</sup> Le Temps retrouvé. Ibid. Page 9

<sup>12</sup> Correspondance Ibid. Lettre 53 de Robert de Montesquiou. 1905

<sup>13</sup> Ibid. Lettre 3 à Emmanuel Berl 1916

<sup>14</sup> Le côté de Guermantes II. Garnier Flammarion. Éd E. Dezon-Jones 1987. Page 144

<sup>15</sup> À l'ombre des jeunes filles en fleurs. Classique Poche. Éd Eugène Nicolle 199. Page 190

<sup>16</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 68

<sup>17</sup> Sodome et Gomorrhe. Classique Poche. Éd Francine Leriche 1993. Page 524

<sup>18</sup> Le Normal et le pathologique. G. Canguilhem. Thèse 1943. Éd PUF 1966. Incipit.

<sup>19</sup> Éd Masson 1885. Préface de A. Lacassagne.

*Elle est un stigmate psychique, un symptôme de dégénérescence. Elle dépend le plus souvent d'une neurasthénie héréditaire.* Pour Charcot, elle fait partie des monomanies.

Proust l'apparente à la race maudite, la race des « tantes » et considère que c'est une tare nerveuse. *Très précisément je dissèque leur vice (j'emploie ce mot sans nulle intention de blâme), je montre leur maladie, je dis précisément ce qui leur fait le plus horreur, à savoir que ce rêve d'une beauté masculine est l'effet d'une tare nerveuse*<sup>20</sup>.

Donc, rien d'étonnant dans ce contenu à Gaston Gallimard : *On verra dans le deuxième volume que ce vieux monsieur (Charlus) n'est pas du tout l'amant d'Odette Swann mais un pédéraste... J'aime mieux vous prévenir à l'avance de tout ce qui pourrait vous décourager*<sup>21</sup>.

De même, montre-t-il que les relations saphiques ou sodomites conduisent à des pratiques sado-masochistes qui signent la dégénérescence des atteints. Mais, il l'excuse un peu en disant qu'il s'agit de l'égarement dans le monde *inhumain des plaisirs*<sup>22</sup>. Et, à propos de la relation saphique et sadique entre Mlle de Vinteuil et son amie, il dit : *Ce n'est pas le mal qui lui donnait l'idée du plaisir, qui lui semblait agréable, c'est le plaisir qui lui semblait malin*<sup>23</sup>. Ce qui veut dire que quelqu'un d'intrinsèquement mauvais n'en serait pas capable. Disons un mot de cette scène. Le héros qui parle peu, entend tout et voit beaucoup surprend en regardant par la fenêtre Mlle de Vinteuil, fille du compositeur de la célèbre sonate éponyme, qui ne vit que pour sa fille qui le lui rend bien mal, en plein ébats amoureux avec son amie que l'on ne connaît pas. Ça reste un peu flou. La scène de sadisme consiste pendant ce temps pour l'amie à cracher sur le portrait du père. Mais on apprendra bien plus tard que cette amie aguerrie en musique reconstituera, après la mort du compositeur, en collant des bouts de partitions le septuor de Vinteuil. Faut-il y voir une forme de rédemption ?

Ailleurs, le héros entend sans les voir les ébats entre Charlus et Jupien : *J'en conclus plus tard qu'il y a une chose aussi bruyante que la souffrance, c'est le plaisir surtout quand s'y ajoutent... des soucis immédiats de propreté*<sup>24</sup>.

Enfin, à propos du baron Charlus se faisant fouetter dans une maison de passe (qui est la sienne) : *En somme son désir d'être enchaîné, d'être frappé, trahissait dans sa laideur, un rêve aussi poétique que chez d'autres d'aller à Venise ou d'entretenir des danseuses*<sup>25</sup>.

On remarquera la très grande aisance avec laquelle Proust parle de l'homosexualité, sans chercher ni défausse ni excuse. Il semble bien plus libre qu'André Gide qui publiera son *Corydon*, écrit en 1911, publié en 24, où il se réfugie dans l'imitation apollinienne de la tradition antique grecque, tandis que Proust, plus franc, la voit et la vit dans le désir dionysiaque.

On voit donc se dessiner une personnalité très singulière, bâtie sur son mode de vie, sa maladie et la littérature (*la vie pleinement vécue*). On notera que si Proust accepte le qualificatif de névrosé, il refuse catégoriquement celui de névropathe.

Enfin, il faut dire un mot de sa troisième affection qui est une jalousie malade que l'on retrouve dans sa vie où il fait suivre ses amants, tout comme celle de ses personnages : de Swann pour Odette, du narrateur pour Albertine. Au fur et à mesure où l'on découvre chez l'autre la tromperie il y a une sorte de douleur-jouissance perverse qui pousse à en savoir plus et faire demander pour l'apaisement des souffrances l'être aimé qui en est le remède et le poison. *L'être aimé est successivement le mal et le remède*

<sup>20</sup> Correspondance Ibid. Lettre 107 à Louis de Robert. 1913

<sup>21</sup> Ibid. Lettre 146. 1919

<sup>22</sup> Du côté de chez Swann. Ibid. Page 280

<sup>23</sup> Idem

<sup>24</sup> Sodome et Gomorrhe. Ibid. Page 68

<sup>25</sup> Ibid. Page 295

qui suspend et aggrave le mal<sup>26</sup>. À cet égard, le cinquième volume *La Prisonnière* fait figure d'anthologie un peu comme l'avarice dans *Mont-Cinère* de Julien Green.

Enfin, j'ajoute, mais c'est personnel, que Proust adulte n'a jamais – en dehors de sa mère, dont les relations étaient toutefois tumultueuses – aimé personne. Tous ces amours sont ancillaires (ses secrétaires), c'est-à-dire rémunérés au mois ou, en cas de vacance du poste, tarifés à la passe.

## La marque de la maladie dans le roman

Proust nous dit que son roman n'a rien d'autobiographique et que tout a été inventé par lui pour sa construction, mais comme on ne peut pas raconter au lecteur ce que l'on n'a pas senti, on ne s'étonnera pas de l'univers médical et homosexuel très présent dans le roman.

Aussi trouve-t-on dans *Sodome et Gomorrhe* la révélation suivante : *À force de se croire malade, on le devient, on maigrit, on n'a plus la force de se lever, on a des entérites nerveuses. À force de penser tendrement aux hommes, on devient femme, et une robe postiche entrave vos pas*<sup>27</sup>. On croit à une révélation tardive, mais si on prête attention à la lecture, ceci est déjà dans le premier feuillet comme s'il ouvrait aussi le volume du *Côté de chez Swann*, dont vous connaissez le début : « *Longtemps je me suis couché de bonne heure* » juste après on trouve : « *Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur c'est déjà le matin ! ... L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir*<sup>28</sup>.

Voilà : dès la première page de ce monument, la maladie marque son territoire et ne le quittera qu'à la fin comme nous le verrons. D'ailleurs, l'incipit initial était : *À l'époque de cette matinée* (cette matinée, c'est celle que l'on trouve à la toute fin du roman dans le *Temps retrouvé*, donc la construction était bien pensée avant même l'écriture) *dont je voudrais fixer le souvenir, j'étais déjà malade, j'étais obligé de passer toutes les nuits debout et n'était couché que le jour*<sup>29</sup>.

On tourne la page et l'on trouve : *Quelquefois comme Eve naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse...*<sup>30</sup> C'est donc une femme qui s'immisce dans le corps d'un homme.

Certes, il n'y a rien d'autobiographique dans cette œuvre, mais on imagine mal Proust hétérosexuel capable de créer le Baron de Charlus, personnage magnifique (qui préférerait être président du syndicat des conducteurs d'omnibus que de celui du Jockey club). De même que l'Idiot ou Prince Michkine, un des plus beaux personnages de la littérature, épileptique sévère, doit beaucoup à celle de Dostoïevski.

Si l'homosexualité concourt au romanesque dans cette œuvre, la médecine non, et c'est bien logique puisque son héros est le prototype de l'antihéros mais elle donne un cadre, une architecture où chaque pièce, littérature et médecine, communique avec l'autre.

<sup>26</sup> Ibid. Page 308

<sup>27</sup> Ibid. Page 392

<sup>28</sup> Du *Côté de chez Swann*. Ibid. Page 98. (Ce qui correspond au premier feuillet du roman)

<sup>29</sup> Préface Antoine Compagnon. Du *côté de chez Swann*. Folio Classique 1988. Page 18.

<sup>30</sup> Du *Côté de Chez Swann*. Garnier Flammarion 2009. Ibid. Page 99

## La construction d'*À la Recherche du temps perdu*

Mais qu'est-ce donc que *À la recherche du temps perdu*. Avant tout une œuvre d'hyperesthésie plus que d'imagination. *Fortis imaginatio generat casum* nous dit Montaigne, il faut ici remplacer imagination par *sensu*. D'ailleurs Proust nous dit que : *Un homme né sensible qui n'aurait pas d'imagination pourrait malgré cela écrire des romans admirables*<sup>31</sup>. Sous-entendu, ce que l'imagination seule ne pourrait pas faire.

Ce n'est pas un roman au sens où on l'entend, pas d'intrigue, ni d'élément perturbateur, les personnages tombent sans ordre et sans présentation. Pourquoi n'est-ce pas un roman traditionnel ? C'est parce que Proust sait que le roman est « en train de passer ». Il n'est pas du tout le seul, déjà Valéry a déclaré qu'il n'utiliserait plus cette forme, Baudelaire utilise le poème et le poème en prose (Apollinaire aussi), Huysmans est sorti lui aussi du roman au sens traditionnel. Ce n'est pas une forme de rejet, Proust à une très grande admiration pour Balzac et surtout Flaubert, mais le roman réaliste et naturaliste ne correspond plus à cette époque du tournant du XX<sup>ème</sup> siècle. La modernité, le téléphone, l'électricité, le train qui poursuit son essor, la voiture, l'esprit entrepreneurial qui sort de France vers les colonies marquent les temps nouveaux. Et André Breton de nous dire qu'on ne peut plus écrire *la marquise sortit à cinq heures*. D'ailleurs Proust le nomme roman, espèce ou livre dont il ne peut préciser le genre.

Il est composé de 7 volumes dont les 6 premiers que l'on réunit sous le terme du *Temps perdu* convergent tous vers le 7<sup>ème</sup> : *le Temps retrouvé*. Les 4 premiers (*Du côté de chez Swann, À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Le côté de Guermantes, Sodome et Gomorrhe*) ont été publiés de son vivant, dont le second en 1919 obtient le Goncourt, et les 3 derniers (*La prisonnière, Albertine disparue, Le temps retrouvé*) publiés par son frère après sa mort, et il faut lui être reconnaissant d'avoir interrompu sa carrière pendant près de 5 ans pour raviver à titre posthume celle de son frère.

Si la chronologie globale va comme la vie de l'enfance à l'âge adulte, à l'intérieur du récit il n'y a pas de chronologie précise. Ce roman raconte l'histoire d'un héros souffreteux, un peu falot, transparent qui parle très peu, entend et observe beaucoup. Il a depuis sa jeunesse la vocation de l'écriture, mais il procrastine, ne trouve pas sa marque et subit tout ce *Temps perdu* dans une sorte de frivolité, d'oisiveté à regarder le monde dans lequel il vit entre sa famille, la grande bourgeoisie et l'aristocratie rivales. En fait, ce temps perdu ne l'est pas complètement car c'est aussi un temps vécu où il pourra puiser pour extraire *l'immensité du souvenir*. En effet, au *Temps retrouvé* lors de la célèbre matinée chez le Prince de Guermantes, il a la révélation qu'enfin il a trouvé sa voie pour écrire, *l'idée de son œuvre*<sup>32</sup>, si bien que lorsque le roman se termine en naît un autre sous nos yeux mais dont on ne connaît pas la teneur et qui est en fait l'aboutissement de celui qu'on vient de finir. Comment vient cette révélation ?

Proust utilise deux concepts :

- La mémoire volontaire et la mémoire involontaire.

\*La mémoire volontaire, c'est celle de l'agenda, de l'intelligence, celle où on essaie de puiser lorsque l'on veut se rappeler de quelque chose mais, nous dit Proust, elle fausse beaucoup et il la compare à ce que produirait un mauvais peintre voulant nous donner une idée du printemps. C'est en quelque sorte la mémoire du réel.

\*La mémoire involontaire, c'est une réminiscence soudaine au moment où vous ne vous y attendait pas. C'est comme un paquet de bulle qui remonte d'une source que vous aviez oublié. *Un plaisir, délicieux qui envahit, isolé sans la*

<sup>31</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 207

<sup>32</sup> Ibid. Page 221

*notion de cause*<sup>33</sup>... Qui met en vous une essence précieuse et vous vous rendez compte que cette essence n'est pas seulement en vous, c'est vous. C'est en quelque sorte la mémoire du sensible. C'est celle décrite dès le début du roman dans l'épisode de la madeleine.

- Deuxième concept qui est en fait lié : c'est le moi profond et ce que j'appelle le moi de surface ou social.

\*Le moi de surface est celui de notre quotidienneté, c'est notre phénotype, celui par lequel nous nouons des relations, mais c'est un moi qui ne peut pas dépasser l'entre soi et ne serait pas compris d'un anonyme. C'est en quelque sorte le moi du *Temps perdu*.

\* le moi profond c'est celui que vous fait découvrir la mémoire involontaire, dans lequel il faut puiser, comprendre, chercher, créer pour transmettre au monde, et donc au lecteur, la vérité que vous offre le souvenir non pour lui-même mais en ce qu'il vous a changé. C'est en quelque sorte le moi du *Temps retrouvé*.

C'est pendant cette matinée, dans l'antichambre du Prince de Guermantes que le héros ressent ces réminiscences. Des bruits de cuillères entrechoquées lui évoquent un arrêt du train de Balbec où des mécaniciens ont tapé au marteau sur une roue, la serviette empesée qu'il porte à ses lèvres lui évoquant sa serviette sur la plage de Balbec.

Mais voilà, la plus importante des réminiscence a déjà été décrite au tout début du premier volume, c'est celle célèbre de la madeleine (où il a retrouvé par la gorgée de thé mêlée des miettes de la madeleine – préparés par sa mère lorsqu'il est adulte un jour qu'il a pris froid – tous les souvenirs de son enfance à Combray qu'il avait complètement oubliés). Alors elle lui revient aussi et il dit : *Comme au moment où je goutais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement...La félicité que je venais d'éprouver était bien la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais ajourné de chercher les causes profondes*<sup>34</sup>.

*Je comprenais trop que la sensation des dalles inégales, la raideur de la serviette, le goût de la madeleine avaient réveillé en moi, n'avait aucun rapport avec ce que je cherchais souvent à me rappeler de Venise, de Balbec, de Combray à l'aide d'une mémoire uniforme*<sup>35</sup> (comprenez mémoire volontaire).

Puis, lorsqu'il pénètre dans la salle de bal, il est complètement abasourdi par le fait de voir tous ces gens qu'il a connu autrefois maintenant décati par les ravages de la vieillesse dans ce *salon illuminé, oublieux et fleuri comme un paisible cimetière*<sup>36</sup>. En même temps, il s'aperçoit que si le temps a passé pour eux il pourrait bien aussi passer pour lui<sup>37</sup> et qu'il lui faut donc se presser s'il veut écrire cette œuvre dont il vient d'avoir la révélation.

Fait important, il constate aussi la dissolution du Temps perdu. En effet, tout le système binaire sur lequel il est construit se confond. Ainsi le côté de chez Swann et celui de Guermantes ne font plus qu'un : la fille d'Odette et de Swann a épousé un Guermantes et leur fille incarne cette réunion. La patronne du clan bourgeois, Mme Verdurin, après avoir tant vomé sur l'aristocratie a fini par épouser le Prince de Guermantes après son veuvage. Odette la demi-mondaine devient la maîtresse du duc de

<sup>33</sup> Du côté de chez Swann. Ibid. Page 144

<sup>34</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 173

<sup>35</sup> Ibid. Page 176

<sup>36</sup> Ibid. Page 255

<sup>37</sup> Ibid. Page 233

Guermantes. Sodome et Gomorrhe sont réunis etc... La révélation de l'écriture pour un monde nouveau prend tout son sens, le temps retrouvé aussi.

Mais nous lecteurs, nous ne sommes pas pendus à la révélation, et la lecture de tout ce *Temps perdu*, c'est tout ce temps gagné dans le plaisir de la lecture, à la découverte de cette société au tournant du siècle que Proust aidé par son narrateur nous décrit avec ironie et beaucoup d'humour. Sans la jubilation à la lecture du *Temps perdu* nous ne comprendrions pas le *Retrouvé*.

## L'univers médical dans le roman

Venons-en à cet univers autour de la maladie dans la *Recherche* elle-même et je finirai en essayant de savoir quelles sont les connivences entre la littérature et la maladie.

Tout d'abord, le héros est souffreteux, suffoquant, fragile et d'ailleurs, avant la révélation chez le prince de Guermantes, il a fait deux séjours longs en maison de santé où, quand, comment ? On ne sait pas, (mais peut-être est-ce par commodité, pour éloigner le temps perdu du temps retrouvé sans explication).

Donc, si le narrateur est malade on va forcément trouver des médecins et ce n'est pas un plaidoyer pour la profession !

Il y a le Dr Cottard, bientôt professeur, fat, imbu de lui-même, cavalant derrière les honneurs, mais médecin vigilant. Et Proust de nous éclairer : *...on peut être illettré, faire des calembours stupides et posséder des dons particuliers qu'aucune culture générale ne remplace comme le don d'un grand stratège ou d'un grand clinicien*<sup>38</sup>. C'est exactement le portrait du Dr Cottard qui vient à bout des suffocations du héros et le narrateur de nous dire : *Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien*<sup>39</sup>.

Il y a, à l'inverse, le Dr du Boulbon, élève de Charcot, érudit qui appelé au chevet de la grand-mère, après avoir discuté avec elle, lui diagnostique une origine nerveuse de ses troubles. *Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille magnifique qui est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'ils ont souffert pour le lui donner. Nous goûtons les fines musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses, mais nous ne savons pas ce qu'elles ont coûté à ceux qui les inventèrent, d'insomnies, de pleurs, de rires spasmodiques, d'urticaires, d'asthmes, d'épilepsies, d'une angoisse de mourir qui est pire que tout cela et que vous connaissez peut-être madame, ...*<sup>40</sup>

Malheureusement, le héros sort de « force » sa grand-mère, urémique en phase terminale, avenue Gabriel où elle fait un ictus. On comprend la suite.

La grand-mère agonise et, comme dans la chanson d'Aznavor, on lui remonte les oreillers. On a aussi convoqué le grand Pr Dieulafoy qui constate la fin en entrouvrant la porte, puis salue obséquieusement l'assistance, prend son enveloppe et s'en va sans doute faire un autre ménage. C'est très méchant.

Enfin, il y a le Dr Percepied à Combray avec sa carriole, il trimbale un jour le narrateur qui apercevant le clocher de Martinville donne le signe annonciateur de sa vocation d'écrivain en couchant sur une feuille de papier un premier petit texte ce qui le met en joie. Pas de rôle médical pour lui, mais ce premier geste d'écriture se fait en présence d'un médecin (hommage à son père ??).

<sup>38</sup> À L'ombre des jeunes filles en fleurs. Ibid. Page 43

<sup>39</sup> Ibid. Page 113

<sup>40</sup> Le côté de Guermantes I. Ibid. Page 347

Que faut-il en retenir ? Que Proust indique là que toute création ne peut se faire que dans la souffrance, ce qui n'est pas faux, mais heureusement pas universel. *Car le bonheur est salutaire pour le corps ; mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit*<sup>41</sup>. Et plus loin : *Ce sont nos passions qui esquissent les livres, le repos d'intervalle qui les écrit*<sup>42</sup>. Mais, dans cet intervalle, il y a aussi pour Proust et son héros de la sérénité.

## L'utilisation des comparaisons médicales dans le roman

Puisque Proust reste très à l'aise avec l'univers médical, il semble naturel de trouver des comparaisons avec la médecine lors des situations décrites tout au long du récit. Proust en utilise énormément, j'en ai relevé au moins 250 et j'ai dû en laisser passer. Pourquoi ? Proust a beau être très érudit, il préfère la vérité des choses éprouvées à celle empruntées des citations ; en témoigne cette charge : *Mais nous en avons trop vu, de ces intellectuels adorant l'Art avec un grand A et qui, quand il ne leur suffit plus de s'alcooliser avec Zola, se font des piqûres de Verlaine. Devenus éthéromanes par dévotion Baudelérienne, ils ne seraient plus capables de l'effort viril que la patrie peut un jour ou l'autre leur demander, emmurés qu'ils sont par la grande névrose littéraire dans l'atmosphère chaude, énervante, lourde de relents malsains, d'un symbolisme de fumerie d'opium*<sup>43</sup>.

Ensuite, cela donne un peu de parenthèses de rationalité parmi des situations et des personnages excentriques (il y a plus de 500 personnages dans la Recherche), enfin cela aère un peu le texte, souvent sur le ton de l'ironie. Il est difficile de les sortir de leur contexte et bien sûr je ne veux pas sombrer dans le catalogue, mais je vous en cite quelques-unes pêle-mêle rencontrées au cours du récit.

Évoquant des religieuses dans un couvent : *elles avaient généralement un air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé*<sup>44</sup>.

La duchesse parlant de Swann qui quitte hâtivement un dîner : *Vraiment, si Swann avait trente ans de plus et une maladie de vessie, on l'excuserait de filer ainsi. Mais tout de même il se moque du monde*<sup>45</sup> !

L'amour de Swann pour Odette : le narrateur : *comme on dit en chirurgie, son amour n'était plus opérable*<sup>46</sup>.

Toujours à propos de Swann : la princesse : *Je trouve ridicule au fond qu'un homme de son intelligence souffre pour une personne de ce genre et qui n'est même pas intéressante car on la dit idiote... c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le bacille virgule*<sup>47</sup>.

*Avec la « sensibilité » prétendue des grands nerveux grandit leur égoïsme ; ils ne peuvent plus supporter de la part des autres l'exhibition des malaises auxquels ils prêtent chez eux-mêmes de plus en plus d'attention*<sup>48</sup>.

*Quelqu'un qui a l'habitude de sourire dans une glace à sa belle figure et a son beau torse, si on lui montre sa radiographie, aura devant ce chapelet osseux, indiqué comme étant*

<sup>41</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 212

<sup>42</sup> Ibid. Page 214

<sup>43</sup> Sodome et Gomorrhe. Ibid. Page 442

<sup>44</sup> Du côté de chez Swann. Ibid. Page 187

<sup>45</sup> Ibid. Page 400

<sup>46</sup> Ibid. Page 443

<sup>47</sup> Ibid. Page 482

<sup>48</sup> Le côté de Guermantes I. Ibid. Page 30

une image de lui-même, le même soupçon d'une erreur que le visiteur d'une exposition qui devant le portrait d'une jeune femme lit dans le catalogue : *Dromadaire couché*<sup>49</sup>.

... cette sorte de connaissance instinctive et presque divinatoire qu'a de la mer le matelot, du chasseur le gibier, et de la maladie sinon le médecin, du moins souvent le malade (GII 104).

*La maladie est le plus écouté des médecins : à la bonté, au savoir on ne fait que promettre ; on obéit à la souffrance*<sup>50</sup>.

*La nature ne me semble guère capable de donner que des maladies assez courtes. Mais la médecine s'est annexé l'art de les prolonger.*

... les maladies naturelles guérissent, mais jamais celles créées par la médecine, car elle ignore le secret de la guérison<sup>51</sup>.

*Certes le regret d'une maîtresse, la jalousie survivante, sont des maladies physiques au même titre que la tuberculose ou la leucémie. ... Au bout du même temps où le malade sera mort (de la maladie organique), il est bien rare qu'un veuf, un père inconsolable ne soit pas guéri. Je l'étais*<sup>52</sup>.

... le malade par exemple ne tisse-t-il pas avec des manies, des privations et des remèdes, une existence beaucoup plus pénible que ne la ferait la maladie souvent légère contre laquelle il croit ainsi lutter ?<sup>53</sup>

Je ne connais pas d'autre roman qui accorde tant d'importance à ces sortes d'aphorismes, il s'agit là encore d'une marque de fabrique, de celle de Proust malade et médecin.

Parfois, l'évocation médicale est plus sérieuse, plus littéraire comme ce petit passage de grande prouesse : Le héros lors d'une marche le long de la Vienne, modeste ruisseau, s'écarte de la promenade et décrit la course impossible d'un nénuphar attaché par son pédoncule et qui se ballote d'un bord à l'autre comme la répétition d'une même manœuvre ... faisant penser à certains neurasthéniques ... pris dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies, les efforts dans lesquels ils se débattent inutilement pour en sortir...

*Tel était ce nénuphar, pareil aussi à quelqu'un de ces malheureux dont le tourment singulier, qui se répète indéfiniment durant l'éternité, excitait la curiosité de Dante, et dont il se serait fait raconter plus longuement les particularités et la cause par le supplicié lui-même, si Virgile, s'éloignant à grands pas, ne l'avait pas forcé à le rattraper au plus vite, comme moi mes parents*<sup>54</sup>.

On passe de la vie courante - une promenade familiale à l'observation du nénuphar - la nature, à la neurasthénie - la médecine à (l'Enfer) de Dante - la littérature, pour retomber dans la vie courante d'où l'on s'est échappé pour ce bref instant.

L'apparition de Dante (qui visite l'Enfer accompagné de Virgile) est assez inattendue. Mais c'est en fait la compassion, celle de l'écrivain pour ces suppliciés que sont aussi les grands nerveux, et Virgile qui le force à revenir vers lui pour ne pas se laisser enfermer dans le mal des suppliciés, ici les nerveux, car il faut revenir à la vie comme le héros rejoint ses parents. Haute voltige proustienne !

<sup>49</sup> Ibid. Page 312

<sup>50</sup> Sodome et Gomorrhe. Ibid. Page 215

<sup>51</sup> Ibid. Page 261.

<sup>52</sup> Albertine disparue. Classique Poche. Ed Luc Fraise 2009. Page 344

<sup>53</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 143

<sup>54</sup> Du côté de chez Swann. Ibid. Page 284

## Maladie et écriture.

Je voudrais finir en essayant de vous montrer ce que la littérature, l'écriture et la maladie s'épaulent l'une l'autre comme deux alpinistes qui grimpent dos contre dos une faille pour en sortir et la vaincre.

Nous avons vu chez l'auteur cette ambivalence de la maladie qui le ronge comme elle le protège. C'est exactement la même chose chez le héros. La maladie le ronge mais le protège aussi comme c'est énoncé ici lors de la révélation du héros à entreprendre son œuvre.

J'analyse deux passages qui se suivent de peu :

1° *Mais au lieu de travailler, j'avais vécu dans la paresse, dans la dissipation des plaisirs, dans la maladie, les soins, les manies, et j'entreprenais mon ouvrage à la veille de mourir, sans rien savoir de mon métier.*<sup>55</sup> Le suivant donne la clé :

2° *Je me disais non seulement « est-il encore temps ? » mais « suis-je encore en état ? ». La maladie qui, en me faisant comme un rude directeur de conscience mourir au monde (comprenez renoncer au monde), m'avait rendu service « car si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a semé, il restera seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits »*<sup>56</sup>

Que signifie ici cet emprunt à St Jean, à mon avis clé : la déclaration du passage du monde ancien, celui du Temps perdu, au nouveau du Temps retrouvé, il faut donc que meurt le Temps perdu pour que naisse enfin le temps retrouvé. Et ce que l'on constate aussi c'est dans ce Temps perdu, celui de la paresse, du moi de surface est aussi associée la maladie. De sorte que dans ce monde nouveau que nous ne connaissons pas puisqu'il va commencer de germer, celui du moi profond, la paresse comme la maladie auront disparu. C'est donc Proust malade (il le sait mieux que personne) qui sauve son héros. Et dans cette nouvelle intemporalité du récit, le narrateur n'aura plus à se soucier ni du Temps perdu, ni du Temps retrouvé mais simplement du Temps pour lui-même.

En général, à la fin d'une longue épopée, l'auteur éteint la vie de son héros, tandis qu'ici il le sauve, sauvé de sa maladie, par un malade ! Et il fait mieux, il lui donne l'enchantement : *Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux*<sup>57</sup>.

Proust lui, sait très bien où il en est de sa maladie et pourtant la veille de sa mort à en croire Céleste qui entre dans la chambre tard dans la nuit pour l'aider dans son travail, Proust lui a dit : « Céleste si je passe cette nuit, je prouverais que je suis plus fort que les médecins »<sup>58</sup>. Ce que l'on peut interpréter comme l'écriture sera plus forte que la maladie. Il meurt le lendemain mais nous laisse un roman de malade.

L'auteur remercie François Bernard Michel pour son encouragement à ce travail et Luc Fraisse pour ses éclaircissements dans l'analyse du roman.

---

<sup>55</sup> Le temps retrouvé. Ibid. Page 347

<sup>56</sup> Ibid. Page 349

<sup>57</sup> Ibid. Page 337

<sup>58</sup> Céleste Albaret. Monsieur Proust. Ed R. Laffont 2022. Page 421